Nutzungsbedingungen

Dieses Werk ist lizensiert unter einer Creative Commons Namensnennung 4.0 International Lizenz.

Terms of use

This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

info@digizeitschriften.de

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

info@digizeitschriften.de

II. Moderne Belletristik.

Les morts récents: Em. Littré et Paul de Saint-Victor. — Gruyer: Raphaël peintre de portraits. — L'Académie française et D. Nisard; le Comte de Montlosier; le peuple et la bourgeoisie d'Emile Deschanel. — Voyages et récits: Reclus, Verne et de la Berge: Mémoires de M. Claude. — Romanciers: Halévy, Champfleury, Ohnet, Alph. Daudet, Claretie, Delpit, Cladel. — Dictionnaire des lieux-communs. — Paul Albert: Poètes et poésies; Edouard Pailleron.

La mort vient d'enlever aux lettres deux hommes d'un tempérament tout-à-fait opposé, mais qui, réunis, représenteraient assez bien l'ensemble du caractère français en ce qu'il a de sérieux et en même temps de brillant dans la production intellectuelle; ces deux hommes sont Em. Littré et Paul de Saint-Victor. Il serait trop long d'exposer ici la vie du premier, si bien remplie par tant de travaux de tout genre. Qui ne connaît sa traduction d'Hippocrate, ses études en physiologie, ses théories savamment déduites sur la formation de notre langue au moyen-âge et surtout son excellent dictionnaire? A certain moment, nos petits journalistes du boulevard, dont l'ignorance est notoire, crurent faire preuve d'esprit en tournant en ridicule son système sur l'origine de l'espèce humaine et en prétendant qu'il donnait à l'homme le singe pour ancêtre. Dieu sait les plaisanteries niaises qu'ils se permirent alors sur la laideur du vénérable savant, plaisanteries d'un goût douteux, dont il était le premier à rire. Aujourd'hui qu'il n'est plus, chacun sent avec douleur quelle grande perte nous avons faite et combien sa science rendait service à notre développement intellectuel. Exemple rare parmi nous, ce studieux écrivain ne songea pas un instant à tirer parti dans son propre intérêt de l'étendue et de la variété de ses connaissances; il ne publia jamais rien si ce n'est en vue de propager la vérité, qui fut sa seule passion. Encore ne l'exposait-il qu'avec mille déférences et respects pour l'opinion contraire, prêchant et pratiquant lui-même la tolérance la plus large. On aurait bien dû l'en récompenser en lui épargnant, à l'heure de son agonie, un simulacre d'adhésion au dogme catholique qu'il avait, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, repoussé avec une douceur inflexible. Il est triste de voir la femme et la fille du vertueux philosophe, si indulgent à leur dévotion, qui jamais ne les avait contrariées ni gênées en rien dans leurs pratiques de piété, répondre à tant de bénignité en profitant de son trépas pour infliger à son insu un démenti aux doctrines qu'il avait si constamment professées. Comment ces femmes, témoins d'une existence vouée tout entière au travail et au soulagement des malheureux, ont-elles pu se persuader que tant de vertu était en pure perte, à moins que le prêtre, avec son absolution, n'ouvrît au penseur indépendant les portes du paradis? Quelle idée se font-elles donc de la divinité? Sur quel patron leur a-t-on taillé l'image de leur Dieu? Il est vrai de dire que leur conduite a été généralement blâmée. Si grande que soit l'hypocrisie de nos mœurs, elle n'exige pourtant pas un tel manque de respect à la volonté des mourants. Nos cléricaux eux-mêmes, après un éclair de joie et de triomphe, ont fini par comprendre la révolte du sentiment public et se sont tus prudemment. — Le départ de Paul de Saint-Victor a causé moins de scandale. Comme il a été enlevé par une attaque d'apoplexie foudroyante, on n'a pas eu le temps de savoir s'il mourait en fidèle ou en mécréant. Ses livres ne sont pas de nature à éclaircir beaucoup la question, car il s'y montre assez indifférent sur le fond même des idées et n'attache d'importance qu'à la façon de les exprimer.

Sur ce point, il a été un de nos virtuoses les plus distingués. Si vous avez lu ***Hommes et dieux, les deux Masques***, vous savez avec quel soin il peigne et polit sa phrase, de manière à lui donner le plus d'éclat, d'harmonie et de couleur possible. A tout bout de champ éclatent des airs de bravoure; ce sont des coups de collier successifs pour atteindre à l'idéal de la perfection. Je ne nie pas le mérite de cet exercice, une pensée gagne certainement à être rendue dans les meilleurs termes, pourtant il ne faudrait pas que l'artiste en beau langage voulût trop nous étonner, nous éblouir de ses exploits. Un peu plus d'attention à ce qu'il dit serait préférable au trop d'application à bien dire. Ce défaut est surtout choquant dans les ***Deux Masques***,[1]) l'étude si vantée sur le théâtre antique. En somme, on n'y rencontre aucun fait nouveau et les théories en sont plus spécieuses que vraies. Cela tient au peu d'érudition de Saint-Victor et à la nature de son caractère, qui n'avait pas toute la conscience désirable. Chargé, en sa qualité d'inspecteur des beaux-arts, de visiter les ateliers des sculpteurs et des peintres, il manquait souvent, m' a-t-on dit, de justice et d'impartialité, se contentant d'un coup d'œil superficiel sur les tableaux et les statues dont il avait à rendre compte pour les achats que fait le gouvernement au profit des musées. J'ai entendu aussi maint poète se plaindre d'avoir retrouvé à l'étalage de quelque bouquiniste le recueil de vers qu'il avait offert à ce critique littéraire et que celui-ci avait loué ou blâmé dans son feuilleton, sans même daigner l'ouvrir ni en couper les feuillets, malgré l'humble dédicace mise en tête du livre en vue de l'humaniser.

Un collègue de Saint-Victor dans l'inspection des beaux-arts, mais plus savant que lui et moins léger, M. Gruyer, membre de l'institut, vient de publier un ouvrage intitulé: ***Raphaël peintre de portraits.***[2]) Ce sont des fragments d'histoire et d'iconographie à propos des personnages représentés par l'illustre peintre d'Urbin. Le sujet est vaste et prête à d'instructives incursions, soit dans la vie privée ou le caractère de chacun des individus qui ont posé devant Raphaël, soit dans le mouvement politique et littéraire de l'Italie à cette époque de renaissance. Tout ce qui regarde le détail anecdotique y est traité avec soin, avec ampleur; d'abondantes notes complètent les renseignements fournis par le texte et laissent peu à désirer. Je n'en dirai pas autant des considérations morales ou esthétiques auxquelles, chemin faisant, se livre M. Gruyer. Il me semble apporter dans l'appréciation des gens du 16e siècle, dans le jugement de leur conduite et de leurs mœurs une règle trop sévère et une certaine étroitesse de vues. Les Italiens qui vivaient à la cour de Jules II et de Léon X pouvaient se livrer sans remords à une foule d'actes que notre code moral interdit; ils avaient leurs vices plus en dehors que nous. Toutes leurs passions se manifestaient avec une égale vivacité, jusqu'aux plus cruelles. Les scènes d'amour avaient presque toujours le meurtre pour dénouement et aucune fête n'était bonne si l'on n'y jouait du poignard. Ce n'est pas une raison pour les morigéner ni pour exiger d'eux les scrupules dont ils ne se doutaient même pas. Ainsi, par exemple, M. Gruyer s'indigne fort contre Vasari, parce que celui-ci affirme que Raphaël aurait abrégé ses jours en s'oubliant dans les bras de la Fornarina; il oppose au récit de l'historien des peintres une autre version d'après laquelle le grand artiste serait mort à la suite d'un refroidissement

---

[1]) Calmann Lévy, 2 vol. in 8.
[2]) Renouard, 2 vol. in 8.

qu'il prit pour avoir, tout en sueur, écouté Léon X dans une salle froide. Est-on si autorisé à contredire ainsi un contemporain? Qu'importe, après tout, à la réputation de Raphaël qu'il soit mort pour avoir été un amant trop passionné ou un courtisan trop servile? Si on l'admire, c'est pour les chefs-d'œuvre de son pinceau et non pour la régularité plus ou moins austère de ses mœurs.

Cette année, l'Académie française avait à décerner le prix de 20000 francs qui est mis successivement à la disposition de chaque classe de l'Institut. Elle a, ainsi que dans les occasions précédentes, choisi pour le couronner un de ses membres. C'est à M. Désiré Nisard que l'aubaine est échue. Je ne répèterai pas les épigrammes que vaut chaque fois au docte corps sa façon d'agir. Ne jamais trouver hors de son sein quelqu'un qui soit digne d'une distinction si haute, n'est-ce pas de sa part un trait de fatuité? Il me souvient que, lors de la première application de ce don généreux de Napoléon III, les avis furent partagés. Plusieurs académiciens opinaient pour que l'on couronnât George Sand, excellent moyen de réparer en quelque sorte l'injure faite aux dames par le règlement qui les exclut de l'Académie. Mais on suscita à la femme de génie un concurrent redoutable, M. Thiers lui-même, et ce fut lui qui l'emporta. M. Nisard est loin d'avoir à ce prix les mêmes titres. Talent correct, dogmatique, essentiellement classique et universitaire, il n'a guère de variété ni d'étendue. Son histoire de la littérature francaise,[1]) très estimable en soi, ne tient vraiment compte que de l'influence latine sur le génie gaulois. Cette influence a été grande sans doute; elle n'est pas unique. D'autres peuples, les Italiens, les Espagnols, les Anglais, les Allemands ont tour à tour apporté leur contingent à l'œuvre composite qu'on appelle l'esprit français. De plus, il y a dans notre littérature des auteurs comme Saint-Evremond, Retz, Saint-Simon au 17e siècle, Balzac et Hugo de nos jours qui n'ont rien de commun ou presque rien avec la tradition classique et qui n'en sontque plus originaux et plus français. M. Nisard ne leur fait pas dans son histoire la place qu'ils méritent. En somme, c'est plutôt son esprit à lui-même que l'esprit français qui remplit son ouvrage.

Un de nos anciens ministres de l'instruction publique, M. A. Bardoux, qui a perdu depuis plus de deux ans son portefeuille et que le suffrage universel vient de rendre à la vie privée, a déjà utilisé ses loisirs en écrivant un livre sur *le comte de Montlosier et le gallicanisme.*[2]) Curieuse figure que ce Montlosier, sorte de hobereau auvergnat, très entiché de sa noblesse et, avec cela, fort libéral par certains côtés. Il avait figuré sans grand éclat à l'assemblée constituante de 1789, dans le groupe modéré qui eût voulu concilier la monarchie avec les aspirations et revendications populaires. Son nom est surtout connu par la lutte qu'il soutint durant la Restauration contre les jésuites, alors tout puissants à la Cour. Il reprit contre eux la campagne inaugurée jadis par les Provinciales de Pascal. Les disciples de Loyola n'ont jamais beaucoup redouté ces gallicans parlementaires et pleins de timidité qui rêvent d'établir une Eglise nationale, mais sans oser rompre décidément avec Rome.

Puisque me voici en pleine littérature politique, j'en profite pour dire quelques mots d'un livre récent de M. Em. Deschanel, un de mes

---

[1]) Didot, 4 vol. in 12.
[2]) Calmann Lévy.

anciens professeurs de rhétorique. Oh! qu'il y a longtemps de cela! C'était en 1848, pendant l'essai prématuré que fit la France de la république. Il ne tint pas à Deschanel et à ses amis, les Jules Simon, les Renan, les Barni, que cette forme de gouvernement ne fût alors définitivement fondée. Dans la revue *La liberté de penser*, leur organe, ils soutenaient, avec beaucoup de talent, à peu près toutes les idées qui ont triomphé depuis. Notre cher professeur, encore imberbe et paraissant aussi jeune que nous, était des plus ardents à la lutte contre les monarchistes de toute nuance et les cléricaux ligués ensemble pour renverser la république, ce qui ne l'empêchait pas de faire ses cours avec soin et grand succès. Lorsqu'il était content de nous, il daignait consacrer le dernier quart d'heure de la leçon à nous lire ou réciter un peu de Molière, quelque scène du Misanthrope ou des Femmes savantes. Dieu sait avec quel ravissement nous l'écoutions. Il n'y a pas d'acteur à la Comédie Française qui dise aussi bien que lui. Ce talent devint bientôt sa ressource. Peu après en effet, un article assez vif le fit poursuivre et condamner; il dut, pour éviter la prison, se réfugier en Belgique. Il y fit des conférences qui furent très suivies et dont le profit lui permit d'attendre des jours meilleurs. En même temps il publiait de jolis petits volumes, *Les courtisanes grecques, le bien qu'on dit des femmes, le bien et le mal qu'on a dit de l'amour*[1]) etc. Dans tous ces opuscules, l'érudition se glissait adroitement sous le couvert de l'esprit et des plus nobles sentiments. Assis aujourd'hui dans la chaire de poésie latine au Collège de France et nommé récemment sénateur inamovible, il est resté fidèle aux convictions de sa jeunesse. Son dernier volume, *Le Peuple et la Bourgeoisie*[2]) raconte avec infinement d'attrait les efforts que de tout temps ont fait les classes opprimées pour s'affranchir du joug. Il en suit l'histoire à travers l'esclavage, le servage et l'affranchissement par le travail, jusqu'à l'écrasement définitif de la noblesse sous le cardinal de Richelieu. Si j'osais me permettre une critique à l'égard de mon ancien professeur, je dirais que la longue habitude qu'il a prise d'intéresser à ses leçons un grand nombre d'auditeurs, souvent peu instruits, a introduit à la longue une sorte de négligence et de laisser-aller dans ses compositions littéraires. Il dénoue trop sa ceinture et vise à l'agrément plus qu'il ne faudrait peut-être dans un sujet si sérieux. Après tout, n'est-ce pas là un défaut charmant?

En tout cas, je n'adresserai pas semblable reproche au livre d'Armand Reclus, *Panama et Darien*[3]) qui vient de paraître dans la bibliothèque des voyages illustrés. D'une famille de géographes éminents, M. Reclus est lui-même lieutenant de vaisseau et ingénieur. En 1876 et 1878, il explora l'isthme qui joint les deux Amériques, afin de reconnaître le point le plus favorable à l'établissement du canal interocéanique. Deux campagnes successives, à peine coupées par un séjour de six mois en France, lui permirent d'étudier à fond les trois lignes indiquées pour le percement, celle de San-Blas à Chepillo, celle du Darien méridional et celle de Panama à la baie de Limon, que le congrès réuni à Paris en 1879 a définitivement adoptée. La tâche était rude, car le pays, peu connu, mal habité, présente des obstacles presque insurmontables. Pour opérer les nivellements, il a fallu, à

[1]) Hetzel. La plupart sont épuisés.
[2]) Germer-Baillière.
[3]) Hachette.

travers lès rochers ou la vase, percer les quebradas, gorges profondes, souvent insalubres, où le chemin est barré à chaque pas de lianes tenaces, de plantes épineuses à la tige coriace. Brûlé par le soleil, dévoré par la soif pendant ses longues journées de fatigue, l'explorateur était en proie, la nuit, à la vermine tropicale, aux démangeaisons causées par les moustiques, les araignées, les fourmis et autres insectes fort désagréables sous ce climat. Vers la fin, ses précieux documents, plans, cartes, dessins et croquis, faillirent périr dans un incendie à Panama. Il est parvenu heureusement à les sauver et il nous donne aujourd'hui le rapport écrit au jour le jour, à mesure des impressions, de ses travaux et de ses épreuves. Il y réduit à leur juste valeur certaines légendes qui avaient exagéré à dessein les chances de mortalité dans les contrées qu'il s'agit de traverser. Si les actionnaires qui, sur la foi de Lesseps le civilisateur, ont engagé leur argent dans l'entreprise du canal, gardaient quelque inquiétude sur le succès, elle s'évanouira à la lecture de ce livre. Une affaire ne court pas de risques lorsque des hommes d'une telle sincérité l'ont garantie.

Tout voyage en pays lointains oblige à des fatigues, expose à des dangers, coûte de l'argent. Il est plus commode, à tous les points de vue, au lieu d'y aller voir, de rassembler autour de soi les récits et descriptions des pionniers aventureux et, confortablement assis dans son cabinet, de réunir leurs découvertes dans un livre écrit à loisir. ***En Tunisie*** [1]) a été composé de cette façon par A. de la Berge, rédacteur du journal „Le Siècle", assez instruit et laborieux. Il ne faut donc chercher dans ce volume ni vue directe de la contrée, ni impressions personnelles, ni exactitude topographique. En revanche, vous y trouverez un précis bien étudié de l'histoire de la Tunisie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

La Jangada [2]) de Jules Verne est aussi un récit de voyage, mais de voyage imaginaire. Un fermier du nom de Joam Garral, propriétaire d'une vaste métairie située vers le haut Amazone, dans cette partie du grand fleuve qui porte encore le nom de Marañon, a une jolie fille que doit épouser un jeune Brésilien. D'après le vœu des parents, le mariage se célèbrera dans la patrie du fiancé, à huit cents lieues de là. Pour s'y rendre, Joam Garral abat tout un quartier de forêt vierge et construit, avec les poutres qu'il en tire, la Jangada, immense radeau sur lequel il s'embarque avec tous les siens, avec un troupeau pour les nourrir, avec une cargaison de marchandises de toute sorte et je ne sais quoi encore. La navigation de cette nouvelle arche de Noé sera accidentée de mille périls, récifs à éviter, îles fréquentes dont le fleuve est semé et entre lesquelles il faut se couler avec adresse, anthropophages dont il faut fuir la dent vorace, énormes caïmans dont la gueule s'entr'ouvre pour engloutir les imprudents bateliers; vous voyez cela d'ici. Dispensez-moi de vous narrer le reste. Bien entendu que, pour mieux donner au lecteur la chair de poule, il s'est glissé sur le radeau un traître dont il faudra déjouer les desseins ténébreux. Remettons-nous de ce soin à M. J. Vernes, homme expert en de tels imbroglio. Il est en train pour le moment de dévider son écheveau dans un journal d'enfants, ***Le Magasin d'éducation.*** Le feuilleton une fois terminé servira de copie à un second volume, qui aura, lui aussi, de nombreuses éditions. Après quoi, on tirera du sac

---

[1]) Didot.
[2]) Hetzel.

une troisième mouture et, grâce aux trucs du machiniste, on montera une de ces féeries, dont les merveilles charment tant le public et atteignent à un chiffre prodigieux de représentations. Michel Strogoff, qui a précédé la Jangada, en est à sa 307e. Dites maintenant que les Français ne sont pas le peuple le plus spirituel de la terre!

Si quelque chose pouvait ajouter à une réputation si bien méritée, ce serait le succès qu'obtiennent parmi nous les supercheries littéraires les moins adroites. Ainsi chacun a peu ou prou entendu parler de M. Claude, le chef de la police de sûreté, mort depuis peu de temps. On sait d'ailleurs que le secret professionnel est la première vertu qu'exige un tel emploi. Cependant on ne laisse pas d'acheter de prétendus *Mémoires*[1]) qu'un journaliste quelconque a fabriqués sous le nom de l'habile limier, en y ramassant une foule d'anecdotes déjà connues, qu'il a enjolivées d'autres historiettes de son invention — n'est-ce pas le cas de rappeler le mot de Chamfort: „Combien faut-il de sots pour faire un public?"

Ce n'est pas pour un public de ce genre qu'écrit le spirituel L. Halévy, l'auteur applaudi de tant de comédies charmantes et l'historiographe malicieux de la famille *Cardinal*. Son dernier livre, *Un mariage d'amour*[2]), est un recueil de jolies nouvelles que je vous conseille de lire, car il y a condensé sa plus fine fleur d'observation et ses traits de moquerie les plus piquants. Même dans ces bluettes, faites de rien, il excelle à portraiturer le monde aristocratique et son élégante corruption. Il y a cependant une de ces nouvelles, celle précisément qui a donné son titre au recueil, où l'ironie disparaît pour faire place à de délicates analyses du cœur. Imaginez deux fiancés du meilleur monde qui, s'acheminant vers le mariage à la suite d'une inclination naturelle inscrivent chacun sur un calepin, jour par jour, leurs impressions et qui, devenus époux, se les communiquent, afin de mieux attiser la flamme que le temps et la société risqueraient sans cela d'amoindrir.

M. Champfleury, le peintre attitré des petits ridicules bourgeois, nous en donne un nouvel échantillon dans *Surtout n'oublie pas ton parapluie.*[3]) L'auteur de cette facétie, n'ayant reçu qu'une instruction incomplète, s'est jeté dans la mêlée littéraire avant d'être armé de toutes pièces. Il a beaucoup acquis depuis et s'est amassé lui-même une provision de connaissances spéciales en plus d'un genre. Mais, quoi qu'il fasse, le défaut primitif reparaît; chacune de ses productions, si j'en excepte ses travaux sur la caricature, pèche par quelque côté, ne satisfait qu'à demi: dans ses romans, les caractères sont d'ordinaire observés avec patience, parfois avec pénétration, les événements déduits d'après les passions et leur logique. Par malheur l'artiste reste en route, n'ose tout peindre, s'arrête au milieu du développement et laisse des parties essentielles sans les achever. Est-ce impuissance ou paresse? Les deux peut-être.

Puis l'outil lui est rebelle, la langue résiste à son effort pour la dompter. Quelquefois, il est vrai, l'écrivain en vient à bout et son style court sur une pente facile, comme celui des maîtres; trop souvent il est vaincu; on sent la défaillance, on aperçoit les ficelles de l'écolier maladroit. C'est surtout lorsqu'il veut atteindre à l'élégance, à la

---

[1]) J. Rouff. 3 vol. in 12.
[2]) Calmann Lévy.
[3]) Dentu.

poésie, au sentiment, qu'il détonne. Ce sont autant de qualités étrangères à son talent, dont le fond est plutôt une gaieté un peu grosse, mais franche et non sans malice; il est resté dans l'homme un coin du gamin. Néanmoins je connais peu de conversations plus amusantes que la sienne, qui abondent davantage en remarques justes, en particularités intéressantes. On y apprend, sur les gens qu'il a connus, gens fort nombreux et de toute espèce, des traits de mœurs pris sur le vif par un observateur excellent. En somme, il est plus original qu'une foule de littérateurs qu'on lui préfère. Son léger travers a été de se croire un instant chef d'école, représentant du réalisme, et de s'affliger aujourd'hui plus que de raison, parce qu'il voit la faveur publique se porter vers les écrivains soi-disant naturalistes. Ceux-ci ont sur lui l'avantage de serrer la réalité d'une étreinte plus vigoureuse.

Serge Panine[1]) de M. Georges Ohnet a obtenu à l'Académie un prix qui me paraît mérité. La fable du roman est simple et quelques lignes suffiront pour la faire connaître. Mme Desvarennes, après avoir acquis dans l'industrie une fortune considérable, se trouve avec une fille unique, fruit tardif d'une union longtemps stérile et que, par conséquent, elle idolâtre de toutes les puissances de son âme. Dans l'espoir que cette enfant continuera son œuvre, elle l'a fiancée à un ingénieur pauvre, mais intelligent, Pierre Delarue. Celui-ci, pour se montrer digne d'une telle faveur, s'en va étudier en Afrique les moyens de créer une mer intérieure. Pendant ce temps Micheline, sa fiancée, s'enamoure du prince exotique dont le nom sert de titre au volume et qui, sous des dehors séduisants, ne cache qu'un viveur effréné, capable, pour satisfaire à ses plaisirs et à ses goûts ruineux, de descendre jusqu'à l'infamie. On devine la lutte qui doit s'engager entre la mère passionnée et le gendre qu'on l'a forcée de subir et qui, fort de l'attachement aveugle de Marceline, se livre à tous les excès. Tant que l'argent seul est en jeu, Mme Desvarennes patiente; mais lorsque le bonheur de sa fille est perdu, que le nom même qu'elle porte court risque d'être flétri, elle n'y tient plus et, d'un coup de pistolet, elle met fin aux agissements de Panine.

Beaucoup de scènes sont prises sur le vif et assez naturellement exposées; quelques autres eussent demandé un peu plus de légèreté de main et de sobriété. L'auteur ne sait pas, lorsqu'il tient un motif essentiel, s'arrêter à propos. Il épuise la matière et la surcharge même de développements oiseux. Je lui en veux aussi de ne nous offrir que des caractères tranchés, tout bons ou tout mauvais, avec lesquels l'action se déroule de conséquence en conséquence comme une sorte de syllogisme. D'ailleurs le reproche pouvant s'adresser à presque tous les romans du jour, il est mieux d'en faire son deuil et d'accepter la convention.

Il faut assurément de la convention dans l'art, mais par trop. Sous la draperie on doit toujours sentir le nu et les chairs. C'est ce que me semble avoir admirablement compris Alphonse Daudet en composant son *Numa Roumestan*, dont les lecteurs du journal à images *L'Illustration* ont eu la primeur et qui va prochainement paraître en volume chez Charpentier.

Un défaut physique tourne parfois au profit de l'intelligence, ainsi qu'il arrive à Daudet. Il est myope au point de ne pouvoir discerner un objet quelconque, s'il ne l'applique sur ses yeux et s'il n'y

---

[1]) Ollendorff.

frotte son nez, infirmité qui de prime abord semblerait nuisible à un observateur, mais qui pour lui n'est qu'une raison de voir les choses mieux et de plus près. Le fait est que chaque particularité prend ainsi un relief saisissant et une importance qu'elle n'a pas toujours dans la vie. En outre Daudet sent avec une vivacité extrême et il a le talent de faire passer chez ceux qui le lisent sa vivacité d'impression. Ses livres sont animés et tout remplis de mouvement et d'entrain. Il excelle surtout à rendre la pétulance, la mobilité, l'ardeur fougueuse et toute en dehors du méridional, dont le caractère a bien moins de réflexion et de sérieux que celui de l'homme du Nord. Son Nabab, son Roumestan resteront comme des portraits fidèles, quoique le trait en soit par ci par là un peu trop accusé. La nature du Midi, si chaudement colorée, revit tout entière sous sa plume avec des éblouissements enchanteurs. Il ne la voit pas, comme Mistral, à travers le voile idyllique et virgilien, mais telle qu'elle est, pleine de feu, d'emportement, de réalité souvent grossière. Ajoutons à son honneur que l'artiste consciencieux ne livre son œuvre au libraire qu'après l'avoir amenée au degré de perfection dont il est capable. Rien de hâté ni d'improvisé dans ces pages entraînantes, tout y est également étudié et exécuté avec un soin minutieux. Dernier mérite enfin et qui devient rare, Alph. Daudet compte assez sur le goût du public pour ne pas lui dicter son jugement et s'imposer à lui au moyen de réclames tapageuses, ainsi que font la plupart de ses confrères. Tandis que Zola, Claretie, Delpit et autres, cantonnés chacun dans son journal, s'en servent comme d'une trompette pour chanter leur propre gloire, lui, modestement retiré à l'écart, voyant peu le monde, se couchant de bonne heure et fuyant le bruit de la rue, achève à loisir l'ouvrage commencé.

Monsieur le ministre[1]) de Claretie n'a de commun avec le roman de Daudet que la qualité du personnage principal. Tous deux ont pris pour sujet un ministre marié; mais tandis que Numa Roumestan dupe l'opinion et trompe sa femme, l'homme d'Etat que nous offre Claretie est trompée par la sienne et devient la victime des événements. Nulle ressemblance non plus entre les deux auteurs. Vous savez en quelle estime je tiens Daudet; si je vous disais franchement ce que je pense de Claretie, vous m'accuseriez de sévérité. Il n'y a pas, à mon avis, d'écrivain qui soit plus à la merci des vents de la mode ni qui exploite plus adroitement à son profit les engouements du vulgaire. Pour le définir d'un mot, c'est un faiseur. Entendez par là quelqu'un qui se soucie avant tout de faire du bruit en vue d'emplir son escarcelle, de livrer chaque jour sa bataille, gagnée ou perdue, peu lui importe. Il fait songer à Deucalion jetant derrière lui des pierres sans les compter et sans détourner la tête pour voir ce qu'elles deviendront.

Albert Delpit est son parfait Sosie et marche sur ses traces, mettant son pied à l'endroit même où l'autre a laissé l'empreinte du sien. Son roman ***Le père de Martial***[2]) présente une situation scabreuse et fausse et tire son intérêt d'une impossibilité. Vous allez vous-même en juger.

Martial, fils de Thérèse et de Pierre Cambry, va épouser Espérance Jordan, qu'il aime et dont il est aimé, lorsque le père de celle-ci, que l'on croyait riche, se trouve ruiné complètement et sur le point

---

[1]) Dentu.
[2]) Ollendorff.

de faire faillite. Afin de le sauver, Espérance renonce à Martial et consent à donner sa main à un viveur millionnaire, le duc de Hautmont. Martial indigné provoque son rival. La veille du duel, et pour l'empêcher, Thérèse avoue à son mari qu'elle a été la maîtresse de ce Hautmont et que Martial est le fruit de leur union adultère. Il serait naturel que le mari trompé laissât le duel s'accomplir, avec l'espoir d'être débarrassé de l'un ou de l'autre des deux hommes qui doivent lui être odieux. Point du tout; il se jette entre eux et tient à se battre à la place de celui qu'il a pris jusque-là pour son fils. Cela ne serait rien encore si, pour comble du ridicule, le duc ne proposait à Cambry de jouer au Whist qui des deux se tuera ou se fera tuer. C'est lui qui perd; il s'exécute, Martial épouse Espérance, Cambry continue de vivre heureux avec sa femme et le volume se termine par cette phrase digne du reste: „Pierre a pardonné. Mais il n'a pas oublié. Dieu seul peut oublier, parce qu'il efface." Bien fin qui comprendra quelque chose à de pareilles billevesées.

La bibliothèque elzévirienne, si estimée des bibliophiles, vient de s'enrichir de trois nouveaux volumes, ***Le bouscassier***, ***Les martyrs ridicules*** et ***Les va-nu-pieds.***[1]) Quoique ces romans de Léon Cladel soient connus et appréciés depuis des années, je profite de l'occasion pour vous indiquer rapidement ce qui leur a valu un certain succès. Cladel, en fin matois qu'il est, se sera dit probablement, à ses debuts, que la singularité, à défaut de génie, suffirait vite à le tirer de la cohue romancière, et il a pris un déguisement. Au lieu de parler comme tout le monde, il traduit ses inventions dans une sorte de dialecte rustique, imité de Montaigne et d'Amyot, ce qui lui permet de voiler ses crudités sous les mièvreries d'une langue traînarde et de donner aux mœurs âpres des paysans qu'il met en scène un air de vétusté, de bonhomie antique. Le procédé, quoique factice, n'en a pas moins une saveur originale qui plaît aux gourmets et leur fait avaler, grâce à l'assaisonnement, ce qui leur paraîtrait un lieu-commun dans le langage courant.

A ce propos, voici le ***Dictionnaire des lieux-communs,***[2]) recueil assez amusant et dont l'auteur, Lucien Rigaud, mourut récemment à l'hôpital. Vous y trouverez rassemblés la plupart des clichés ou locutions toutes faites dont chacun se sert, soit en parlant, soit en écrivant. Il est bien difficile en effet que les mêmes façons de dire ne se reproduisent pas souvent. De temps à autre un auteur imagine une expression neuve et juste qu'il marque à son empreinte, comme un souverain frappe la monnaie à son effigie. Mais accourt aussitôt le troupeau des imitateurs qui s'en empare, et, l'appliquant à tort et à travers, finit par lui donner un air de vulgarité. Dès lors l'écrivain qui se respecte dédaigne de s'en servir et elle disparaît insensiblement de la langue. Rigaud accompagne de réflexions plaisantes quelques-unes de ces trivialités et relève à force d'esprit ce qu'un tel recueil aurait, par lui-même, de monotone.

Poètes et poésies,[3]) œuvre posthume de Paul Albert, le professeur qui, sous l'Empire, inaugura à la Sorbonne l'enseignement supérieur des filles, se distingue, comme ses autres productions, par une verve intérieure due à des convictions profondes. Il portait dans sa chaire une ardeur excessive qui l'a dévoré avant le temps.

---

[1]) Lemerre.
[2]) Ollendorff.
[3]) Hachette.